

Jean-Louis Rinaldini

L'homme torturé par le langage

Introduction au séminaire

Au préalable il convient de repérer que même si se trouvent distinguées psychose et folie, la perspective avec le « normal » relève avant tout d'une vision continuiste.

Alors que la psychose sera fondée structurellement sur la théorie de la forclusion du Nom du Père, dès 1946, dans les « Propos sur la causalité psychique », la folie se trouve adossée à un rapport imaginaire, elle est montrée comme une possibilité essentielle, révélatrice de l'être de l'homme et ce dans une perspective continuiste avec le normal et rapportée à une « insondable décision de l'être ». Lacan se situe alors dans une approche proprement philosophique puisqu'il s'agit de se prononcer sur l'être de l'homme, que cet être de l'homme ne peut être compris sans la folie. Cette dimension philosophique était présente chez les aliénistes du XIXe siècle mais oubliée aujourd'hui par la psychiatrie à prétention scientifique

Quels que soient les complications ou les raffinements qui vont être rajoutés par la suite, il y a dans la conceptualisation lacanienne deux points inébranlables et solidaires qui concernent d'une part le langage, ce sera l'axiome l'inconscient structuré comme un langage, inséparable d'ailleurs de RSI ; et d'autre part la folie, à savoir la théorie lacanienne de la psychose qui a pour socle la forclusion du Nom-du-Père.

Si ces deux points peuvent être dits solidaires, c'est parce que pour définir Le Père comme Nom-du-Père, à savoir comme métaphore, comme signifiant constituant la clef de voûte du système signifiant (le terme système étant nécessaire à toute approche structuraliste) il faut avoir posé que l'inconscient est structuré comme *un* langage, c'est-à-dire constitué de signifiants et régi par la métaphore et la métonymie. Et cela même si se trouvent introduits le grand Autre barré qui désigne la fonction du manque, et la logique du pas-tout appliquée à la langue qui constitue une remise en cause de la pertinence pour l'inconscient du concept de système au sens structuraliste.

PEUT-ON REPÉRER UNE CONTINUITÉ OU UNE DISCONTINUITÉ ENTRE PSYCHOSE ET NORMALITÉ ?

Au préalable il convient de repérer que même si se trouvent distinguées psychose et folie, la perspective avec le « normal » relève avant tout d'une vision continuiste.

Alors que la psychose sera fondée structurellement sur la théorie de la forclusion du Nom du Père, dès 1946, dans les « Propos sur la causalité psychique », la folie se trouve adossée à un rapport imaginaire, elle est montrée

comme une possibilité essentielle, révélatrice de *l'être* de l'homme et ce dans une perspective continuiste avec le normal et rapportée à une « insondable décision de l'être ». ¹ Lacan se situe alors dans une approche proprement philosophique puisqu'il s'agit de se prononcer sur l'être de l'homme, que cet être de l'homme ne peut être compris sans la folie. Cette dimension philosophique était présente chez les aliénistes du XIXe siècle mais oubliée aujourd'hui par la psychiatrie à prétention scientifique.

« Et l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme limite de sa liberté »².

Suite immédiate de la citation :

« Et pour rompre ce propos sévère par l'humour de notre jeunesse, il est bien vrai que, comme nous l'avions écrit en une formule lapidaire au mur de notre salle de garde : " Ne devient pas fou qui veut. " Mais c'est aussi que n'atteint pas qui veut, les risques qui enveloppent la folie. »

La dominante continuiste est cohérente avec l'explication de la folie par les mécanismes de l'imaginaire : le fou radicalise la méconnaissance constitutive du moi humain par laquelle il se prend pour lui-même. L'aliénation n'est donc pas réservée qu'aux aliénés, elle est constitutive du narcissisme humain.

« L'insondable décision de l'être » marque la tension qui existe entre le caractère irréversible de la folie et le fait qu'il s'agisse pourtant de liberté. Le fou est donc à traiter comme un sujet et non comme un malade. Cette corrélation entre folie et liberté est une constante chez Lacan, on la retrouve par exemple dans le fait qu'il présente le discours contemporain de la liberté comme délirant ou lorsqu'il dit que le fou c'est l'homme libre, puisqu'il est affranchi de la demande.³

La perspective de la discontinuité quant à elle se repère dans la théorie de la forclusion. Elle s'inscrit sur le versant de cet aphorisme « Ne devient pas fou qui veut » qui désigne une discontinuité radicale entre la psychose et les autres structures. Mais pour cela, entre-temps, Lacan a dû introduire la structure du langage sur laquelle repose la théorie de la forclusion qui situe la causalité de la folie dans le registre symbolique, à savoir le rejet d'un signifiant primordial. Désormais les phénomènes imaginaires, quel que soit leur caractère spectaculaire, sont subordonnés. Ils ne sont pas spécifiques. La théorie de la forclusion implique que l'on tranche par oui ou par non. C'est le point de vue de la structure que certains vont dénoncer comme essentialiste.

Ce qui doit donc être souligné c'est la tension persistante qui constitue *la première dualité*, entre deux optiques, l'une continuiste qui mobilise le terme de folie comme partie constituante de l'homme et révélatrice de son essence ; et l'autre discontinuiste, à savoir la psychose, révélatrice d'une vérité de la structure et du rapport au langage pour tout parlêtre. Ces deux directions de pensée ont toujours coexisté chez Lacan. C'est bien ce qu'énoncent les deux citations précédentes, la première sur l'être de l'homme relevant de la continuité, la deuxième (ne devient pas fou qui veut) relevant de la discontinuité.

¹ J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 177.

² *Id.*, *ibid.*, p. 176.

³ Cf. le « *Petit discours aux psychiatres* » conférence du 10 novembre 1967. Voir sur le site de l'AEFL à la rubrique « Recherche Lacan ».

À partir de 1973, dans la dernière partie de son enseignement, celle des nœuds borroméens, Lacan multipliera les propos provocateurs sur la psychose comme pour subvertir tout usage psychiatrique de ce terme. Ainsi, en 1975, aux Américains, il explique que la psychose est une tentative de rigueur, et il ajoute « en cela je suis moi-même psychotique ». Est-ce du lard ou du cochon ? Ironie indécidable qui participe d'un Lacan socratique ?

Néanmoins nous apercevons que d'une part s'il ne revient pas sur la théorie de la forclusion, il joue cependant de la corde continuiste pour subvertir une clinique qui viserait à utiliser la forclusion afin d'enfermer la psychose dans des cases figées. Et que d'autre part, tout le travail sur « le nœud » renouvelle la perspective sur la structure puisque le primat du symbolique se trouve relativisé, les trois consistances devenant équivalentes.

La deuxième dualité concerne le langage. Dans une première période et dès 1953, Lacan exalte les vertus du langage, de la parole, du symbolique. Dans une dernière période, si le langage est toujours important, il se trouve dévalorisé. Lacan dit par exemple sans que cette citation tirée de « *La troisième* » soit une des expressions des plus modérées de cette dépréciation :

« On fait beaucoup de confusions sur le sujet [...] le langage je ne trouve pas du tout que ce soit la panacée universelle ».

Il s'agit là encore d'avancer avec prudence parce que l'on peut repérer la coexistence de deux optiques plus que d'une différence liée à la chronologie. Ce qui change est plutôt de l'ordre d'une accentuation, tantôt il accentue un aspect, tantôt il valorise un autre aspect. Si nous reprenons la citation tirée des « Propos sur la causalité psychique » celle-ci montre bien que s'il aborde la folie en clinicien, il la pense dans ce qu'elle implique pour *l'être de l'homme*. Et réciproquement, cet être de l'homme ne peut être compris sans *l'être de la folie*. C'est à cet endroit que Lacan rencontre Heidegger. C'est-à-dire le philosophe qui a introduit de façon majeure la question de l'être au cœur de la philosophie contemporaine. Même si Lacan a pris ses distances avec le philosophe, puisqu'en 1962 il déclarera qu'il n'était pas heideggerien, certaines thèses heideggeriennes sont pour lui des acquis qu'il n'a jamais reniés. Quels sont-ils ?

Le premier concerne la rupture avec l'humanisme théorique : l'homme n'est pas le centre. Chez Heidegger, le centre c'est l'être. L'être de l'homme ne peut se comprendre qu'à partir du rapport de l'homme à l'être. Dans le séminaire sur « *Les psychoses* » ou du temps de « *L'instance de la lettre* » Lacan revendique ces positions et ne revient pas à l'anthropocentrisme théorique. Ce décentrement essentiel on le trouve dans le concept du grand A, lieu du signifiant et lieu de la parole, qui implique que le sujet qui se croit libre et maître de lui-même n'est pas maître du langage et que c'est l'expérience de l'inconscient qui nous le dit.

Le deuxième acquis emprunté à la pensée heideggerienne de l'être c'est « l'homme habite le langage », langage désigné par Heidegger comme étant la maison de l'être. Ce qui indique clairement qu'il n'y a pas de maîtrise de l'être parlant sur le langage.

« L'homme se comporte comme s'il était le créateur et maître du langage, alors que c'est celui-ci au contraire qui est et demeure souveraine »⁴.

⁴ Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard NRF, p.227.

Ainsi l'idée du symbolique, qui conjoint indissolublement et éclaire l'un par l'autre langage et inconscient, introduit d'emblée un radical décentrement de l'homme et aussi bien du sujet. Cette idée de l'homme pris par le langage si elle était nouvelle quand elle fut avancée, puis tombée dans la doxa au temps du structuralisme, est aujourd'hui en passe d'être oubliée hors la psychanalyse puisque les fantasmes théoriques de maîtrise ont tendance à se reconstituer, solidaires d'une conception (au mieux) instrumentale du langage.

En résumé, c'est dans les années 1950 que Lacan trouve chez Heidegger un écho et un appui à ce qu'il élabore sur le *langage* et *l'inconscient* avec tout ce que cela implique pour *l'être de l'homme*. C'est le moment où la thèse l'inconscient structuré comme un langage lui permet d'élaborer une théorie nouvelle sur la psychose en rupture avec l'explication par l'imaginaire (celle d'avant 1953).

Dans la « *Réponse à Hyppolite* » sur la Verneinung de Freud⁵ il reprendra le terme heideggerien « d'ouverture de l'être » comme interprétation de la Bejahung de Freud. Le langage c'est ce par quoi nous sommes ouverts à l'être, donc ce qui donne à notre existence sa pleine dimension, celle qui nous dépasse. La forclusion sera un accident originaire dans cette symbolisation primordiale. C'est-à-dire le rejet d'un signifiant primordial, celui qui fait tenir ensemble le système signifiant.

⁵ Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 381-399.

Le point de retournement va s'opérer expressément durant l'année 1956 dans le séminaire sur « *Les Psychoses* ». Dans la reproduction d'une conférence « Freud dans le siècle » on trouve ceci :

« La psychanalyse devrait être la science du langage habité par le sujet. Dans la perspective freudienne, l'homme, c'est le sujet pris et torturé par le langage »⁶.

⁶ J. Lacan, *Séminaire III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p.276, 16 mai 1956.

Science du langage, c'est-à-dire l'exploration scientifique *grâce à la clinique* psychanalytique de ce que Heidegger dit en philosophe, que l'homme habite le langage. La perspective freudienne c'est la psychose et la psychose ne peut être pensée seulement ni d'abord sur le mode de la carence du symbolique, sur le mode du déficit du symbolique, mais, la psychose au contraire le VRAI de l'homme, le VRAI de la structure, le VRAI de l'humanité, en proie au symbolique. Il est donc vrai que la folie est une limite révélatrice de l'être de l'homme.

Cette citation indique un véritable point de retournement parce que la fidélité à la clinique, la fidélité à la psychose, impliquent une rupture, celle du mariage rêvé de la psychanalyse et de la philosophie de l'être sous la bannière du langage et de son habitation.

La psychanalyse devrait être... Mais elle sera autre chose.

On voit comment sont nouées deux dualités, celle qui concerne la psychose et celle qui concerne le langage. Parce que la psychose est la vérité

de la structure, il faut dire que l'homme, pris et torturé par le langage, est plus essentiel que le sujet habitant le langage, c'est-à-dire là où psychanalyse et philosophie pourraient s'entendre.

Torturé ? C'est l'idée contenue dans l'expression « martyr de l'inconscient » que Lacan utilise pour nommer les psychotiques. Martyr de l'inconscient, martyr du langage, ce n'est pas très différent, bien que martyr y ajoute celle du témoin.

La folie est donc le révélateur de cette vérité de l'homme dans le langage que le Nom-du-Père contribue à tempérer et donc à... masquer.

En 1976 nous serons encore plus loin de toute célébration heideggerisante de la coappartenance de l'être et de l'homme dans le langage. Pour preuve ce passage du séminaire *Le sinthome* :

« Il se trouve que, vendredi, à ma présentation de quelque chose qu'on considère généralement comme un cas, un cas de folie assurément. Un cas de folie qui, qui a commencé par le sinthome : *paroles imposées*. C'est tout au moins ainsi que le patient articule lui-même ce quelque chose qui paraît tout ce qu'il y a de plus sensé dans l'ordre, dans l'ordre d'une articulation que je peux dire être lacanienne. Comment est-ce que nous ne sentons pas tous que des paroles dont nous dépendons, nous sont en quelque sorte imposées ? C'est bien en quoi ce qu'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme bien portant. La question est plutôt de savoir pourquoi est-ce qu'un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite ? Que la parole est un placage. Que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé. Comment est-ce qu'il y en a qui vont jusqu'à le sentir ? Il est certain que, que là-dessus, Joyce nous donne un petit soupçon »⁷.

⁷ *Id.*, *Le sinthome*, leçon du 17 février 1976, Publication de l'ALI.